## TEMPERATURE

Du 24 février 1904.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens, No 121 rue Carondelet,

| | Farenheit | Centigrade |
|---|---|---|
| 7 h. du matin.... | 58 | 14 |
| Midi..... | 76 | 24 |
| 3 P. M..... | 74 | 23 |
| 6 P. M..... | 72 | 22 |

# Les hésitations du Japon.

Au milieu du fourmillement de nouvelles contradictoires qui, tous les jours, soir et matin, se croisent sous nos yeux, les unes dictées par la haine ou l'intérêt, les autres lancées en l'air à tout hasard, au risque d'être démenties le lendemain par les événements, il est bien difficile de distinguer la vérité de l'erreur.

De l'examen de toutes ces dépêches, il résulte pourtant un fait incontestable ; c'est que jusqu'à hier tout les avantages de la lutte entre les deux belligérants étaient restés aux Japonais. L'échec des Russes avait été foudroyant.

Les vaincus l'avouent hautement eux-mêmes.

Il est vrai que la lutte ne s'est engagée jusqu'à présent que sur mer. Reste à savoir s'il en sera de même sur terre et si les Russes ne sont pas à la veille de prendre une éclatante victoire.

A ce propos les avis sont très partagés et l'on peut ajouter que bien des personnes qui avaient hier la plus ferme confiance dans la force du colosse moscovite commencent à en douter.

Certains même ont déjà en l'étrange idée de comparer la Russie à la chevaleresque Espagne qui, tout récemment, se mesurait avec les Américains. La fausseté de cette comparaison est tellement évidente qu'elle ne vaut pas la moindre réfutation.

En engageant la lutte les courageux Espagnols couraient à une perte ; ils allaient au combat comme à la mort, sans espoir de retour, mais on marche quand on est brave.

Il en est autrement de la Russie dont toute la force repose sur terre. Sur ce terrain elle est très supérieure au Japon, au moins en apparence. Aussi, qu'arrive-t-il ? Au lieu de lancer immédiatement des bataillons en avant, pour profiter de la victoire que vient de remporter sa marine, nous voyons le Mikado hésiter, faire halte. A son tour, il sent le besoin de se préparer, et il demande du temps. Le prétexte qu'il met en avant est du reste bien choisi : l'hiver qui, dans tous les pays, doit forcément arrêter les opérations de campagne.

Voici un fait qui doit donner une idée assez juste de la force relative des deux belligérants et surtout de l'état des esprits au Japon, à l'heure qu'il est.

On sait que Port Arthur est la grande forteresse russe dans l'Extrême-Orient. C'est donc contre cette place forte que le Mikado doit diriger tous ses efforts. Une fois maître de Port-Arthur, il le serait de la Mandchourie et du golfe de Petchili.

Il n'en est rien. Les Japonais se contentent de bloquer la place, de la surveiller ; ils n'osent pas s'aventurer sur la terre ferme où ils se sentent inférieurs à leurs ennemis ; ils se bornent à faire quelques croisières, d'un port à l'autre, de Port Arthur à Vladivostock, par exemple. Ils savent que la moindre manœuvre maladroite de leur part suffirait pour leur enlever le prestige qu'ils ont su se conquérir.

Ils sont habilement conseillés, et dirigés plus habilement encore, et ils s'en tiendront à la domination de la mer, aussi longtemps qu'ils le pourront, jusqu'à ce qu'ils se sentent en état d'attaquer de front et à fond, sans s'exposer à de trop lourdes pertes.

Ils sont habilement conseillés et dirigés plus habilement encore, et ils s'en tiendront à la domination de la mer aussi longtemps qu'ils le pourront, jusqu'à ce qu'ils se sentent capables d'attaquer de front et à fond, sans s'exposer à de trop lourdes pertes.

## RATIFICATION —DU— Traité du Canal.

Grande et glorieuse nouvelle dont on ne saurait assez faire ressortir l'importance et la portée : sans bruit, sans éclat, à une majorité énorme, et sans le moindre amendement, le traité du Canal de Panama vient d'être ratifié par le sénat de Washington. Ce vote ouvre une ère nouvelle dans les annales de l'humanité ; il consomme heureusement et pacifiquement l'Union des deux émisphères, comme des deux grands océans et des deux grands continents.

Il y a mieux encore.

Pendant que les négociations se poursuivaient dans les cercles officiels, les travaux marchaient rapidement dans les bureaux, où l'on s'attendait à un vote favorable à la ratification.

Les commissions étaient nommées ; les plans tracés, les dépenses réglées, les fonds distribués à qui de droits ; de telle sorte que quand on est allé aux voix tout était prêt. Il n'y avait qu'à se mettre à l'œuvre et l'on s'y est mis avec toute l'ardeur, tout l'esprit qui distinguent les Américains.

Le vote ne date que d'un jour et déjà les troupes de l'Union sont parties pour aller prendre possession de la zone qui enveloppe le canal, et les travaux de creusement vont commencer aussitôt que l'administration se sera procuré le nombre nécessaire de travailleurs.

Assurément, dans le passé, les Américains avaient donné de nombreuses preuves de l'activité dont ils sont doués ; jamais ils n'ont montré tant de promptitude dans l'action qu'aujourd'hui. La construction et la mise en exploitation du canal de Panama, au milieu des obstacles sans nombre qu'ils ont rencontrés sur leur route, restera sans doute leur plus grande gloire.

## GENIE ET FOLIE.

On signale un nouveau génie musical qui vient de faire son apparition à l'autre bout du monde, à Vancouver (Colombie Britannique).

Darwin Wood est un enfant de treize ans, qui promet de devenir, avant peu, l'émule de Padereweki.

Au piano, et bien qu'il n'eut pas de maître, il est d'une habileté extraordinaire. Comme l'illustre Polonais, il ne se borne pas à exécuter les œuvres des autres : il compose des mélodies qui obtiennent, dans l'Ouest-Américain, le plus grand succès.

Mais c'est par périodes que le génie de Darwin Wood se manifeste ; il a ses mauvais moments, pendant lesquels il est l'esclave d'une dangereuse manie : il vole les chevaux et les bestiaux, qu'il va revendre au loin. Arrêté, il ne se souvient plus de ses actes et crie à l'injustice.

C'est le cas de rappeler qu'un autre génie, William Shakespeare, fit ses débuts dans la vie, non comme acteur ou comme auteur, mais bien comme braconnier.

# Ce que j'avais vu au Japon.

Paris, 10 Février.

Ce Japon qui mobilise ses corps d'armée, arme ses cuirassés, achète des croiseurs, complète ses approvisionnements et ses armements en s'adressant à tous les marchés d'Europe et d'Amérique, occupe la presse du monde entier et échange des notes diplomatiques, évoque chez moi le souvenir lointain comme un rêve d'outre-tombe ou un conte fantastique des "Mille et une Nuits", d'un Japon ignoré, perdu dans un océan peu exploré, baigné dans une atmosphère bleue et rose, endormi au milieu des lotus sacrés, s'agitant dans des robes de soie multicolores au milieu de ses jardins minuscules, de ses temples dorés, de ses géants de bronze, parmi ses mousmées rieuses trottinant sur leurs semelles de bois et répondant en montrant leurs dents blanches aux doux propos que leur adressaient les passants.

J'ai vu le commencement de cette évolution extraordinaire qui en quelques années a transformé le Samouraï féodal bardé de fer et armé de sa lance en soldat européen.

J'ai vu les hommes à sabre se promener dans les rues de Yokohama, j'ai rencontré des cortèges de daïmios allant rendre leurs devoirs au Mikado, avec tout l'appareil d'une armée du moyen âge partant pour la croisade ; j'ai vu les boutiques des marchands de bibelots de la rue Bouton-Doré remplies des merveilles d'un autre âge, dont se dépouillaient volontairement les grands seigneurs japonais, les considérant comme objets devenus inutiles et les faisant vendre pour pouvoir acheter des objets européens, dont ils commençaient à comprendre l'utilité.

J'ai vu les premiers soldats japonais vêtus, équipés et armés à l'européenne, monter la garde dans le poste du canal qui longeait la concession française, en face de nos propres soldats, au-dessous du French Yama, où tenaient garnison deux compagnies d'infanterie de marine. Les Anglais avaient auprès de là un régiment tout entier, et les autres nations des détachements plus ou moins importants.

J'ai vu entrer dans la rade d'Yeddo le premier cuirassé acheté à l'Angleterre par les Japonais. Il s'appelait le "Sunray".

Il fut amené par un état-major et un équipage anglais et mouilla au milieu de cette immense baie où pourraient évoluer toutes les flottes du monde.

Le jour de son arrivée fut un grand événement. L'état major et l'équipage japonais étaient prêts à en prendre possession, et quelques heures après le mouillage, tout le monde était à bord. Le nouveau commandant japonais demanda au capitaine anglais quelques renseignements, et les Anglais donnèrent rapidement au nouveau personnel les indications indispensables pour la conduite de la machine.

Avant la fin de la journée, le capitaine japonais déclara à l'Anglais que lui et son personnel en savaient assez et que les Anglais, ayant accompli leur mission, n'avaient plus qu'à quitter le bord.

Le capitaine anglais insistait, demandant à rester quelques jours encore pour compléter l'instruction des Japonais. Ce fut inutile, le Japonais refusa et l'Anglais partit avec tout son monde, persuadé que les Japonais ne s'en tireraient jamais.

Une fois seul et maître à son bord, le capitaine japonais voulut immédiatement expérimenter ses talents et ceux de ses hommes, il monta sur la passerelle et prit ses dispositions pour appareiller. On leva l'ancre et l'on se mit en route. Le "Sunray" s'ébranla majestueusement à la voix de son chef ; mais, quelque grande que soit la baie de Yokohama, le navire arrivait à terre. Le capitaine voulut stopper. Malheureusement, le mécanicien, inexpérimenté, et ayant oublié la leçon de l'Anglais, ne trouva pas le stoppeur et il ne sut pas arrêter la marche du bateau qui allait au plein.

Nous suivions avec émotion tous les mouvements du navire, persuadés qu'il allait se briser contre la falaise où nous nous trouvions.

Mais le capitaine japonais ne perdit pas son sang-froid ; il commanda de mettre toute la barre à tribord, et le "Sunray" se mit à tourner, décrivant des cercles dans la baie jusqu'à ce que les feux fussent éteints et la vapeur épuisée.

Voilà les débuts de cette marine japonaise qui a aujourd'hui la prétention, justifiée peut-être, de se mesurer avec la flotte russe.

Cette évolution si brusque et si rapide du Japon, qui nous amène en quelques années aux événements actuels, est due à la main néfaste de l'Angleterre, qui a préparé la révolution japonaise de 1869, dont je vous ferai un jour l'historique, si vous le voulez.

Jusqu'à ce moment-là, le Japon avait vécu sous le régime féodal, divisé en principautés presque indépendantes, reconnaissant cependant comme souverain le Mikado, qui intervenait peu dans leurs affaires. Les compétitions et luttes intérieures seules les occupaient et les empêchaient de porter leur attention au dehors.

La haine de l'étranger seule pouvait les réunir contre l'ennemi commun. Interdisant d'une manière absolue à l'étranger de mettre le pied chez eux, ils n'avaient jamais songé à avoir des relations avec cet étranger, pour lequel ils professaient un profond mépris.

Toute idée d'expansion et de conquête leur était donc étrangère.

En subissant notre contact, que nous leur avons imposé par les armes, ils ont adopté notre civilisation, nos mœurs, nos coutumes et nos passions, et les voilà en train de se venger des affronts que nous leur avons fait subir et de devenir conquérants à leur tour.

L'histoire est là pour nous apprendre que le but qu'ils poursuivent est réalisable.

Ce ne serait pas la première invasion de l'Occident par les Orientaux et cette invasion s'opérerait en ce moment avec des chances de succès bien autrement avantageuses qu'autrefois.

L'Europe pourrie par la richesse et le bien être, divisée par les factions, menacée d'une révolution sociale, est mûre pour la servitude et incapable de se défendre.

Le Japonais ne ressemble pas parfaitement au portrait qu'en a fait M. Loti dans un livre qui a sans doute un grand mérite au point de vue littéraire, mais qui calomnie un peu beaucoup un peuple qui pousse jusqu'à ses dernières limites le sentiment du progrès qu'il a accompli dans la civilisation européenne.

Voici comment se réglaient autrefois les affaires d'honneur au Japon.

Un gentilhomme était insulté, il s'ouvrait le ventre, et l'insulteur était obligé d'en faire autant.

Un daimio avait à se plaindre de quelqu'un, il le disait devant un de ses vassaux qui allait tuer celui qui avait causé quelque ennui à son maître et lui-même s'ouvrait le ventre après avoir vengé son suzerain.

Le Japonais et le Chinois ont des qualités communes : la sobriété, l'endurance, le mépris de la mort, le courage poussé jusqu'à la témérité ; mais le Japonais est de beaucoup supérieur à son frère de race jaune, parce qu'il a en plus l'esprit d'indépendance et d'initiative qui a été tué en Chine par le maître d'école et dont la tradition a été conservée au Japon par l'homme à sabre. Ce sont ces vertus qui font les dominateurs et les chefs.

Le Chinois a besoin d'être commandé, enrôlé, enrégimenté, il exécute à la lettre l'ordre donné, c'est un soldat merveilleux qui demande un capitaine, il attend l'impulsion d'en haut. C'est le Japonais qui la lui donnera. C'est lui qui prendra le commandement de cette armée de cent millions de soldats et la jettera sur l'Europe qui sera balayée par cet ouragan et réduite en poudre.

L'amiral G.

## THEATRES.

### ST. CHARLES ORPHEUM.

L'étoile de la semaine à l'Orpheum, c'est Mlle Valerie Bergère, qui nous arrive de Paris, précédée d'une brillante réputation.

Elle est charmante dans la scène intitulée : "Jimmie Experiment".

A côté d'elle se font aussi bruyamment applaudir les acrobates Ferguson et Mack, H. Stanley et D. Wilson, deux délicieux comédiens, et plusieurs autres dont nous parlerons demain.

### GRAND OPERA HOUSE.

La troupe Baldwin-Melville donne cette semaine un de ces drames ardent dans l'interprétation desquels elle excelle—"For Her Sake". Nous en avons déjà donné une courte analyse.

La scène se passe en Russie.

A l'heure qu'il est c'est tout à fait une pièce de circonstance.

Elle fait salle comble depuis dimanche en matinée.

Il y aura matinée spéciale aujourd'hui.

### TULANE.

"Florodora" vient de retrouver toute sa popularité des années précédentes au Tulane. Elle a été écrite pour un monde d'élite et elle attire la foule des amateurs. La musique en est ravissante et fort aimée de notre public qui l'acclame à chaque représentation.

### CRESCENT.

"The Four Cohans" font en ce moment les délices des habitués du Crescent. Sont-ils frères par le sang ? nous l'ignorons ; mais à coup sûr ils le sont par le talent, par la gaieté, par l'entrain.

Une fois de plus, ils avaient attiré la foule hier ; la salle était comble. Les couplets qu'ils chantent sont désopilants, ceux de George Cohan, surtout.

Le Crescent fera, grâce à eux, une brillante semaine. Il y aura matinée aujourd'hui et samedi.

# DEPECHES Télégraphiques

## Le Traité Coréen.

Paris, 24 février—Des informations reçues ici, probablement par des voies russes, et jugées authentiques dans les cercles officiels les plus élevés portent à croire que le Japon essaie maintenant d'obtenir de l'empereur de la Corée, l'exécution d'un traité donnant au Japon un protectorat sur la Corée.

Il est donné à entendre que la perspective de ce traité peut être la raison qui a conduit la Russie à protester devant toutes les puissances contre la violation de la neutralité de la Corée par le Japon, la Russie désirant réserver tous ses droits contre un protectorat japonais en Corée, sous le prétexte qu'il serait sans effet, ayant été exécuté pendant que la Corée était encore en état de contrainte. L'empereur de la Corée est tellement soumis à la domination du Japon qu'il est possible qu'il approuve un pareil traité, faute de pouvoir y résister. La situation, au point de vue de la Russie, est comparable à celle d'un homme qui signerait un chèque en y étant contraint ou par crainte.

On s'attend, si la Russie a accompli son but en protestant, à ce qu'une action conjointe ou distincte des puissances ne se produise relativement au principe abstrait de la violation de la loi des nations par le Japon.

### Cause de l'abolition de la censure.

Londres, 24 février—La censure a été abolie en Russie, dit la "Reuters Telegraph Company" à la suite d'une entrevue à St Pétersbourg entre l'agent général de la Presse Associée, Melville E. Stone, et le Tsar.

M. Stone ayant fait observer à Sa Majesté qu'il serait sage d'abolir la censure le Tsar demanda un rapport à M. Von Pleiwe, ministre de l'intérieur, et ordonna ensuite l'abolition de la censure.

### Transport de troupes chinoises.

New York, 24 février—Le transport de 10,000 soldats chinois au Grand Mur a commencé, d'après une dépêche de Tien Tsin, au "World".

Quatre trains remplis de troupes de cavalerie ont été premièrement expédiés. Plusieurs officiers japonais étaient à la station pour surveiller les préparatifs de départ.

## LOI MARTIALE.

St Pétersbourg, 24 février—Le chemin de fer de Samara à Zlatoust, dans la Russie d'Europe, les lignes sibériennes et tout le territoire alloué par le gouvernement pour l'usage de ces chemins de fer, ont été placés sous la loi martiale, pour assurer le service régulier des trains militaires.

Les pleins pouvoirs de commandant d'armée sur le terrain ont été conférés aux commandants des forces à Kazan et dans les districts militaires sibériens, qui ont charge de ces chemins de fer.

Des souscriptions d'argent et des envois de bijoux et d'autres articles arrivent incessamment pour grossir le fonds recueilli pour renforcer la flotte et aider les familles des victimes de la guerre.

Des gens de toutes les religions, Juifs, Catholiques, Luthériens et Mahométans, et les membres de l'église Orthodoxe rivalisent dans leurs manifestations de patriotisme, et les paysans et ouvriers contribuent aussi largement dans la mesure de leurs moyens que les nobles et les fonctionnaires.

Plusieurs centaines de Turcomans ont demandé au gouvernement du Turkestan de les admettre dans les rangs.

Les rapports de démonstrations russes en France, en Italie et dans les pays slaves sont accueillis avec joie, et ces incidents sont regardés par la Presse russe comme les symptômes d'un nouveau groupement définitif des puissances par lequel, d'après la "Novoe Vremya", les destinées de l'Europe, du Sud-Afrique et de l'Afghanistan pourraient être influencées.

## Traité d'Arbitrage Franco-Américain.

Washington, 24 février—Le département d'état confirme le rapport de Paris à la Presse Associée annonçant que le président a pris en considération la possibilité de conclure avec la France un traité soumettant à l'arbitrage tous les différends futurs entre les deux pays.

Il est ajouté que des propositions semblables ont été faites au gouvernement américain par les représentants diplomatiques de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de la Hollande.

Toutes ces propositions ont été également prises en considération par le président.

Mais M. Roosevelt, quoiqu'étant fortement en faveur du principe d'arbitrage, n'est pas disposé à soumettre un traité d'arbitrage au Sénat avant d'être certain de son approbation.

Ayant déjà perdu un traité de ce genre avec la Grande Bretagne par l'absence d'une décision du sénat, l'administration n'a pas envie d'en soumettre d'autres avant d'être assurée d'un changement de sentiment chez les sénateurs suffisant pour justifier l'espoir d'une ratification.

On dit que cette assurance fait défaut jusqu'ici, de sorte que si les propositions d'arbitrage sont tenues présentes à l'esprit des fonctionnaires des négociations formelles n'ont pas encore été entamées.

### LIBRE DE DROITS.

Breslau, Allemagne, 24 février—Le "General Anzeiger" dit que la Russie, en raison des nécessités soulevées par la guerre avec le Japon, a pris la décision d'admettre le fer allemand en Russie sans aucuns droits.

# Feuilleton

—DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 41 Commencé le 7 Janvier 1904

## LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

DEUXIÈME PARTIE

V

L'ENVERS DU BONHEUR

*Suite.*

—Pauvre petite !

Elles sanglotèrent, un instant, dans les bras l'une de l'autre.

Et quand elles se dégagèrent, un même cri de terreur leur échappa.

Grégoire Le Boutu était devant elles, les bras croisés, le regard à la fois tragique et satisfait.

Il dit, tout de suite :

—Evidemment, ma chère Cathe, les femmes et nous, nous ne pouvons pas penser de la même manière. Autrefois, je m'en irritais, et j'avais bien tort ; les derniers événements m'ont prouvé la parfaite justesse de ton observation, qu'on peut avoir raison tous deux en jugeant les choses de la façon la plus opposée. Et il est évident, ajouta-t-il avec presque de la bonne humeur, que si le bon Dieu, avec la collaboration du Diable, a fait la femme si différente de l'homme, leurs cerveaux ne peuvent pas être pareils. Ainsi, toi, quand le père de ton fils se retrouve soudain en face de toi, tu n'as plus que l'idée de t'effacer un peu plus....

—Dieu ! Il a tout entendu ! murmura Catherine.

—Et je ne m'en repens pas !.. Donc, il est au Havre, ce monsieur ?.... Eh bien, tu vas me dire son nom : et si c'est un homme chic, le nombre des hôtels où il peut descendre ici n'est pas si grand que je ne parvienne à le découvrir avant ce soir.... ce qui signifie que, demain, il aura l'honneur de demander ta main ... ou sacrebleu.... tonnerre de bleu.... Eh bien, nous rirons tous les deux !

—Non... non, Grégoire, je t'en prie.... Laisse-moi bien dans la situation que j'ai voulue.... Il ne m'épousera pas..... Et alors.... alors, je ne veux pas qu'il ait aucun droit sur son fils ! .... Mon Claude est mieux à moi ainsi.... Je t'en prie.... ne change rien à ce qui existe....

Comme elle prononçait ces mots, la servante se présenta dans la chambre et annonça, tout de go, qu'il y avait en bas un monsieur de.... de.... Lau .... Lau.... Lauzun.... un nom compliqué....

—Oui, c'est bien ça ! Lauzun-Cha Cha-bril-lac ... Même qu'il est vicomte, qu'il a dit et qu'il désirerait parler au capitaine Le Boutu.

Grégoire fronça les sourcils...

Que lui voulait-on encore, de la part de cette famille avec laquelle il avait déjà eu maille à partir à propos du portrait de son oncle le corsaire ?....

Enfin, d'un ton grognon, il dit de faire entrer ce monsieur dans la salle à manger, et il allait descendre.... lorsque sa belle-sœur se dressa, comme affolée, lui prit les deux mains, et dès que la servante fut sortie, supplia :

—Non ... non.... pas toi... Moi !....

—Quoi ? ... quoi donc, petite ? .... Que veux tu dire ?....

—Que c'est moi qui vais le recevoir.... Toi, tu serais violent .... et c'est bien inutile....

—Ah ça, par le bon Dieu, est-ce que ce serait ?.... Par le bon Dieu !.... Ah ! par exemple !.. Et qu'est-ce qu'il viendrait faire ici, celui-là ?....

—Je ne sais pas.... bégayat-elle, en essayant de le retenir ; car il s'élançait déjà vers la porte.... Comment voudriez vous que je sache, mon bon Grégoire ?

—Eh bien, je te réponds que je sais joliment ce que je vais lui dire à ce coco-là !.... Un Lauzun Chabrillac ! Elle est bien bonne ! Et s'il ne vient pas demander honorablement ta main .... Vrai de vrai, ça va être drôle !

—Grégoire !.... supplia une dernière fois Catherine.

—Assez ! cria Le Boutu, rude, mais pas méchant.

Et, sur le seuil de la porte :

—T'es rentrée chez moi, hein, petite ?.... Et, de ton fils, tu as fait mon fils.... pas ?....Alors, laisse-moi régler les choses comme je l'entends ! La manière dont tu t'y prenais jusqu'à présent ne t'a pas réussi, je crois ?... La mienne ne sera peut-être pas meilleure ; mais, du moins, on saura que les gens de notre famille valent bien tous les Lauzun ... Chabrillac ou autres !

Et il s'en fut en claquant la porte.

* *

Introduit dans la salle à manger, le vicomte Tiburce de Lauzun-Chabrillac était à cent lieues de croire qu'un tel drame s'agitait au-dessus de sa tête.

Et quand il entendit claquer la porte, il se dit simplement : "Ce Le Boutu s'appellerait sans doute mieux Le Bourru !"

Cela ne l'empêcha pas de contempler avec admiration le beau pastel de Lawrence qui faisait revivre, d'une si étonnante façon, le corsaire dont il allait voir le petit neveu.

Et il se retourna, la bouche souriante, l'allure tout affable, dès que la porte s'ouvrit derrière lui.

—Monsieur Grégoire Le Boutu, je suppose ?....

—En effet, monsieur, répondit le marin avec une sèche inclinaison de tête. Et monsieur.... est bien.... le vicomte Tiburce de Lauzun Chabrillac ?

—Parfaitement, monsieur, qui a l'honneur de vous rendre visite.... dans le but.... de....de vous demander....

A ce mot "demander", le visage de Le Boutu s'adoucit un peu. Mais Tiburce s'était arrêté, ayant peur d'avoir trop vite la réponse.... si elle allait être négative ?

—Voici ce qui m'amène, monsieur.

Sentant que son interlocuteur louvoyait, Le Boutu grogna :

—Tâchez d'être net et bref, s'il vous plaît !

Comme le ton avait été désagréable, Tiburce lui jeta un regard ahuri, car cet homme ne pouvait avoir aucun motif de le mal recevoir ; mais, avec ces loups de mer, il ne faut s'étonner de rien ; et, tout gracieux, lui, il dit :

—Aussi bref que possible, mon cher monsieur Le Boutu ; mais vous me permettrez, auparavant, de vous demander quelques explications....

—Des explications, sang Dieu ; .... Moi ?.... Quand c'est vous qui m'en devez !....

—Mais, mon bon monsieur, je vais vous donner toutes celles qui dépendent de moi ! Et d'abord, c'est moi qui vous ai expédié, il y a quelques années, le beau portrait....

—Quel portrait ?....

—Mais.... celui ci, monsieur ! .... Et comme, en même temps, je vous ai adressé....

Il ne put achever. Le Boutu marchait sur lui, furieux.

—Qu'est ce que c'est que cette histoire de portrait ?

—Le portrait que le marquis d'Aspremont me chargea....

—Ah ! çà, avez vous la berlue, vous ? Ou vous fichez-vous de moi, de venir me parler de ce vieux cadre, quand il s'agit de bien autre chose entre nous ?... A moins, fit-il en se radoucissant un peu, que ce ne soit comme... comme qui dirait une entrée en matière ? ...

De nouveau, le savant le contempla avec stupéfaction.

Evidemment, il y avait quelque chose de pas clair entre eux. Et il comprit encore moins lorsque Le Boutu ajouta, très digne, mais bonhomme, indulgent ;

—Je sais tout, maintenant. Et je ne vous cache pas que cela m'a mis terriblement en colère, d'abord ; mais tout peut se réparer sur cette terre ; et le Bon Dieu n'a pas fait le pardon pour des prunes....

Et, comme la stupéfaction demeurait toujours peinte sur les traits du savant :

—Ah ça, dites donc, vous.... est-ce que vous ne seriez pas, par hasard, le jeune savant qui habitait, il y a quelques années, dans la même maison que mademoiselle Catherine Varnier ?

Cette fois, le savant pâlit, mais ne comprit pas encore ; car, si lui, avait la terreur de sa famille, Catherine avait eu la pudeur de ne jamais mêler la sienne à son amour, puisqu'il était une faute. Et Tiburce ne savait pas d'elle autre chose que son nom et qu'elle avait des parents en province.

—Catherine Varnier ! prononça-t-il, en se passant la main sur le front.

Charmant, mais pénible souvenir, puisqu'il s'était terminé par une vilaine action, dont son âme tendre aurait eu éternellement honte, si tant de nouvelles préoccupations ne l'avaient envahie, et surtout si sa belle-sœur,